



**"Sam van Schaik, Tibet, A History", New Haven and London,  
Yale University Press, 2011, xxiii-324 p."**

Fabienne Jagou

**► To cite this version:**

Fabienne Jagou. "Sam van Schaik, Tibet, A History", New Haven and London, Yale University Press, 2011, xxiii-324 p.". Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient, 2010, pp.444-445. <hal-02557477>

**HAL Id: hal-02557477**

**<https://hal.science/hal-02557477v1>**

Submitted on 28 Apr 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Sam van Schaik, *Tibet : A History*, 2011

Fabienne Jagou

---

Citer ce document / Cite this document :

Jagou Fabienne. Sam van Schaik, *Tibet : A History*, 2011. In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 97-98, 2010. pp. 444-445;

[https://www.persee.fr/doc/befeo\\_0336-1519\\_2010\\_num\\_97\\_1\\_6146\\_t1\\_0444\\_0000\\_1](https://www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_2010_num_97_1_6146_t1_0444_0000_1)

---

Fichier pdf généré le 08/02/2019

Sam VAN SCHAIK, *Tibet: A History*, New Haven and London, Yale University Press, 2011, 336 p. [ISBN 0300154047, £ 25]

Écrire l'histoire du Tibet de l'époque royale à celle ultra-contemporaine est une gageure que Sam van Schaik a relevée. Au gré de ce récit, l'histoire du Tibet apparaît telle qu'elle est : une succession de périodes durant lesquelles la religion, la guerre et les luttes entre écoles philosophiques tiennent un rôle fondamental.

Le rôle tenu par la religion, pour essentiel qu'il soit, fut variable. L'émergence du bouddhisme en tant que religion d'État (762) ne se fit pas sans heurt. L'auteur relate avec force détails les aléas qui se posèrent face à l'arrivée et à l'acceptation du bouddhisme par les nobles tibétains. Il insiste sur le fait qu'à l'époque de Songtsen Gampo (617-649/650), le premier roi tibétain, le bouddhisme n'était qu'un apport culturel parmi d'autres. La puissance militaire des Tibétains était alors telle et l'empire s'était si considérablement agrandi que les Tibétains se trouvèrent confrontés aux cultures perse, indienne, népalaise et chinoise. De telle sorte que Songtsen Gampo envoya un émissaire en Inde pour y créer l'écriture tibétaine, tandis qu'il épousait une princesse chinoise, laquelle arriva au Tibet munie d'une statue du Bouddha (641). Mais c'est son successeur qui s'intéressa plus particulièrement au bouddhisme. Selon l'auteur, un deuxième mariage avec une princesse chinoise (710) acheva d'ancrer le bouddhisme au Tibet jusqu'à ce qu'une épidémie de variole vienne mettre en doute son importance. Trisong Detsen (755-797), au pouvoir à partir de 756, conquiert Chang'an, la capitale chinoise et occupa Dunhuang sur la route de la soie. Sa puissance militaire modifia profondément la carte des pouvoirs de l'Asie centrale. Sa décision de faire du bouddhisme la religion étatique bouleversa la vie culturelle et politique tibétaine (762). Ses successeurs tentèrent de poursuivre dans cette voie jusqu'à ce que le dernier roi de la lignée ne meure assassiné car il combattait le bouddhisme (842).

Après une période de morcellement, l'auteur intitule l'« âge d'or » (1315-1543) l'ère qui vit l'éclosion des différentes écoles philosophiques tibétaines.

Sam van Schaik décrit ensuite combien cette implantation du bouddhisme au Tibet doit au soutien des aristocrates tibétains et à la dispersion, à partir de 842, de quelques moines, qui fit étendre leur protection à des monarques étrangers. Ainsi, il fait remonter la coutume monastique tibétaine consistant à s'attacher un protecteur puissant par le biais de la religion aux premières relations alors instaurées entre les moines tibétains réfugiés au Khams et l'empereur des Song du Nord (960-1127). Cette philosophie des relations internationales devait finalement continuer d'être utilisée par les différentes écoles désireuses de gagner la protection de puissants qui les aideraient à prendre le pouvoir. L'auteur démontre que l'inverse fut aussi vrai. Des luttes entre familles nobles prenaient parfois la dimension de combats sectaires : les Phagmodru, de la province du dBüs, soutenaient les Gelugpa tandis que les Rinpungs, au gTsang, étaient de fervents adeptes des Karma Kagyu qui, par ailleurs, bénéficiaient du soutien de deux protecteurs, les Rinpungs et les empereurs chinois de la dynastie des Ming (1368-1644). Plus tard, les Gelugpa, face au déclin de la famille tibétaine des Phagmodru, s'attachèrent un chef mongol, Gusri qan, qui les aida à prendre le pouvoir (1642). Cette recherche d'alliances permettait aux écoles philosophiques de survivre.

Sam van Schaik décrit également avec force détails nouveaux de quelle façon le chef ou les adeptes d'une école bouddhique nouvellement arrivée au pouvoir pouvaient anéantir ses adversaires civils et religieux les plus redoutables. Il insiste également sur le fait que

malgré un sectarisme violent, nombreux étaient les grands maîtres ou les chefs d'école bouddhique à adhérer aux doctrines de plusieurs écoles, au grand dam de leur entourage.

La valeur de l'histoire du Tibet écrite par van Schaik tient à son style d'écriture : cette histoire se lit comme un roman. Elle s'étend à l'érudition dont fait montre l'auteur sur la période royale : un accès à des archives sur cette période lui permet de donner des informations nouvelles et des descriptions des protagonistes qui rendent le récit passionnant. Cette connaissance des archives lui permet d'opposer de façon quasi systématique les versions traditionnelles bouddhiques tibétaines aux versions plus modernes, tout en y ajoutant sa propre analyse. La traduction des toponymes, noms propres et autres, du tibétain, est très appréciable. Elle éclaire bien des aspects historiques implicites. Quelques erreurs, inévitables quand l'ambition est de retracer une histoire du Tibet du VII<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle, se sont également glissées dans la narration historique de l'époque moderne. Par exemple, les empereurs de la dynastie Qing (1644-1911) étaient mandchous et non chinois, de même que les agents mandchous au Tibet (*amban*). Il semble également inapproprié d'écrire que l'empereur Shunzhi (1644-1662) « following his own gut instinct » décida de rencontrer le V<sup>e</sup> dalaï-lama (1642-1682) au-delà des murailles de Pékin pour revenir ensuite sur sa décision (1652). Shunzhi n'avait que quatorze ans à l'époque ! Au même titre que ce ne sont pas des fonctionnaires chinois qui remirent un titre au V<sup>e</sup> dalaï-lama, mais des fonctionnaires mandchous. Le lecteur regrettera également de ne pas en apprendre davantage sur l'organisation étatique du Tibet. Van Schaik ne mentionne pas l'importance de la régence au temps du V<sup>e</sup> dalaï-lama, premier de la lignée à assurer les pouvoirs temporels et spirituels, en théorie. En réalité, le V<sup>e</sup> dalaï-lama dirigea le gouvernement tibétain de 1658 à 1664 et en 1669. En dehors de ces deux courtes périodes, il laissa la gestion des affaires administratives aux régents successifs tandis que lui-même se consacrait à la religion. C'est probablement ce pouvoir élargi attribué aux régents qui permit au dernier d'entre eux de cacher la mort du V<sup>e</sup> dalaï-lama pendant près de quinze années. Plus important, et contrairement à ce qu'écrit l'auteur, le tirage au sort, imposé par les Mandchous, pour la sélection des maîtres réincarnés tibétains, ne remplaça pas les rituels traditionnels tibétains (divinations et épreuves). Il les compléta et les finalisa.

Loin de vouloir montrer que le Tibet était un pays isolé et fermé, Sam van Schaik insiste au contraire sur le fait que le Tibet s'est construit à partir de sa propre culture tout en restant ouvert aux cultures étrangères. Il retrace donc ce qu'il appelle « la propre histoire » du Tibet et évite de limiter cette histoire à ses relations avec la Chine. Une Chine qui fut gouvernée pendant un siècle par des Mongols et pendant plus de deux siècles par des Mandchous, nationalités qui contribuèrent au rayonnement de la culture tibétaine au-delà des frontières du Tibet.

Fabienne JAGOU (EFEO)